



**HAL**  
open science

## De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais : le Vieux Lyon au 19<sup>e</sup> siècle

Pierre-Yves Saunier

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Saunier. De la pioche des démolisseurs au patrimoine lyonnais : le Vieux Lyon au 19<sup>e</sup> siècle. Le monde alpin et rhodanien, 1996, n°1, p.69-82. <halshs-00002846>

**HAL Id: halshs-00002846**

**<https://shs.hal.science/halshs-00002846v1>**

Submitted on 15 Sep 2004

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## DE LA PIOCHE DES DEMOLISSEURS AU PATRIMOINE LYONNAIS: LE VIEUX LYON AU XIX<sup>e</sup> SIECLE

Pour ne pas reprendre ici des pages déjà publiées ailleurs (<sup>1</sup>), je centrerai ce papier sur la manière dont un morceau de Lyon situé sur la rive droite de la Saône et actuellement connu sous le nom de "Vieux Lyon" est venu à être considéré comme un élément de valeur appartenant à la communauté des habitants de Lyon. Certes, ce processus s'est joué pour une bonne part dans les années 1960 avec la création du secteur sauvegardé. Mais les conditions qui ont rendu possible cet investissement immobilier et culturel de notre siècle doivent être cherchées entre la décennie 1830 et le début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque les représentations sociales ayant cours sur le quartier se modifient pour en faire d'un lieu déchu un lieu digne. Ville oubliée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le "Vieux Lyon" des années 1870-1900 est pour certains Lyonnais le "Vrai Lyon". L'histoire et la physionomie contemporaine des lieux, de leur bâti, de leur population, de leur utilisation, ont été retravaillés par tout un ensemble de discours et de pratiques qui les présentent comme quartier-cœur, quartier-berceau, quartier-âme de la ville.

### 1. Le chemin de l'oubli

Durant toute la première moitié du siècle, la description des quartiers du Lyon de la rive droite de la Saône se fait au passé. Dans les guides touristiques, ni leurs rues ni leur maisons ne trouvent grâce aux yeux des cicérones qui se chargent de présenter la ville au voyageur. Bâtiments "*gothiques*", rues tortueuses et sales, population indigente, tout incite le voyageur à en écarter ses pas, en dehors d'une visite à la cathédrale ou à la Loge du Change, dans la ligne de l'indifférence ou de l'aversion des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'architecture médiévale. Pas un mot des quartiers de la rive droite de la Saône chez Jouy, Stendhal ou Dumas. Seule la cathédrale Saint-Jean a inmanquablement droit à quelques lignes. Les descriptions de la ville, même si elles s'essayent à l'éloge, font pareillement l'impasse sur ce qu'il est alors convenu d'appeler "*la ville du Moyen-Age*". Pour Théodore Ogier, l'auteur de La France par cantons et par communes: département du Rhône, le 5<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Lyon se voit consacré 2 pages sur 220 (<sup>2</sup>), énumération des absences de qualités de toute cette partie de Lyon: les monuments y sont cités en vrac et sans précision, le quartier n'a ni fabrique ni

---

<sup>1</sup>"Haut lieu et lieu haut: la construction du sens des lieux. Lyon et Fourvière au XIX<sup>e</sup> siècle", Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, n°40-2, avril-juin 1993; "De la poupée de bois à l'emblème patrimonial: Guignol de Lyon", Le monde alpin et rhodanien, 1993, n°3/4.

<sup>2</sup> OGIER (Théodore): La France par cantons et par communes, département du Rhône, s.l, Bajat, s.d, fascicule "Lyon" (vers 1851).

commerce spécifique, et Ogier ne trouve aucune maison ni aucune rue digne d'être citée: "*Tout sent l'ancienne ville*" explique-t-il avec dépit. Un an après lui, c'est C.L Grandperret, archiviste de la ville et membre de l'Académie et de la Société Littéraire de Lyon, qui prend la plume pour écrire Lyon, ouvrage qui contient à la fois un tableau général et une histoire de Lyon <sup>(3)</sup>. Plus disert sur la rive droite de la Saône, il présente surtout ses églises, ses antiquités, ses monuments. Là encore, les rues du bas de la colline sont marquées négativement par leur nature "*étroite et obscure*", leur pavé pointu et leurs maisons malpropres. Elles représentent l'antithèse de cette rénovation qui se dessine au centre de la ville et dont Grandperret se réjouit. C'est "*la ville du Moyen-Age*", d'un Moyen-Age sombre et peu valorisé.

On peut d'ailleurs penser que le Lyonnais lui-même vit le plus souvent à l'écart de ces vieux quartiers. Rarement convié à les visiter pour satisfaire à de quelconques démarches administratives (seul le Palais de Justice s'y est maintenu mais il est situé en bordure de Saône), appelé vers d'autres lieux pour ses distractions ou son commerce, les quartiers du pied de la colline sont alors essentiellement parcourus par leurs habitants. Ceux ci sont d'ailleurs décrits à l'image du quartier: là demeurent "*le rentier au revenu modeste, le jeune avocat attendant dans son cabinet désert le client qui ne vient pas, le vieux juge asthmatique et goutteux, le vieux chanoine de la cathédrale, l'ouvrier en soie*" <sup>(4)</sup>. Les délaissés des divers états sociaux ou professionnels se voient ainsi désignés un "milieu naturel". On sait que c'était effectivement dans le quartier de Saint-Georges que vivaient et travaillaient les moins aisés des canuts, et qu'on y trouvait bien moins de métiers Jacquard qu'à La Croix-Rousse <sup>(5)</sup>. Lorsqu'il s'agit en 1831 d'établir des listes des "*principaux notables*" afin de désigner des "*notables commissaires*" pour faire partie des commissions de salubrité publique, les notables de l'arrondissement du Palais de Justice sont des teinturiers, des bouchers et des épiciers alors que magistrats et avocats sont bien présents dans l'arrondissement de Perrache <sup>(6)</sup>. Un tel constat de "déclassement" est d'ailleurs fait en haut lieu lors des grands travaux de l'Empire, et tout cet espace a la fonction d'habitat de repli dont témoignent quelques récits autobiographiques dans lesquels le déclassement statutaire et le déménagement vers le Vieux Lyon se correspondent souvent <sup>(7)</sup>.

---

<sup>3</sup> GRANDPERRET (C.L.): Lyon, Lyon, Brun, 1852.

<sup>4</sup> Francis LINOSSIER: Mystères de Lyon, 1856, p.123.

<sup>5</sup> Cf BEZUCHA (Robert J.): The Lyon uprising of 1834, Cambridge, Harvard University Press, 1974, p.30 et suivantes.

<sup>6</sup> Archives Municipales de Lyon, I<sup>5</sup> 1 et 2.

<sup>7</sup> Dans son autobiographie Chemins de solitude, Gabriel Chevallier raconte comment sa famille, d'une origine bourgeoise et fortunée, se retrouve en déclin après une faillite, ce qui emmène ses parents vers le quartier Saint-Georges. C'est aussi le trajet que suivent Mme Rovère et son fils Daniel dans L'immolé d'Emile Baumann, après le suicide de Mr Rovère.

La critique de la salubrité de cette partie de la ville vient s'ajouter à son passif. Entre autres, c'est là que les docteurs Martin et Monfalcon prennent leurs portraits du canut hagar, blême et abruti<sup>(8)</sup>, que Villermé notent les impressions de saleté, de pénombre et de misère<sup>(9)</sup>. En conséquence, les traitements préconisés à partir de 1850 sont simples: raser et reconstruire, préconisent les membres du conseil de salubrité et certains auteurs de topographies médicales<sup>(10)</sup>.

En même temps que se développent ces habitudes d'oubli ou de rejet, les lieux sont traités avec un certain dédain par les groupes lettrés. Les érudits lyonnais de cette première moitié du siècle, s'ils ne négligent pas totalement les quartiers de la rive droite dans leurs articles ou leurs évocations, n'en ont pas fait un lieu privilégié. Les articles consacrés à ces lieux dans le Lyon vu de Fourvières de 1834, ouvrage-phare de la décentralisation littéraire, témoignent de l'état des lieux symbolique de toute cette première moitié de siècle. Si Hyppolite Leymarie semble y être le premier à employer l'expression de "*Vieux Lyon*" pour désigner cet ensemble qui va du pont d'Ainay au pont du Change<sup>(11)</sup>, si Jane Dubuisson rappelle les fastes du XVI<sup>e</sup> siècle lorsque François 1<sup>er</sup> tenait sa Cour dans la cité, ces évocations restent contenues dans les limites fixées par cette phrase de Léon Boitel qui écrit alors: "*c'est un quartier mort*"<sup>(12)</sup>. Cependant, on perçoit ici et ailleurs les prémices de ce qui constituera les grandes lignes de l'évocation du Vieux Lyon et de sa signification. Une époque de référence se dessine, celle de la Renaissance, et les quartiers de "l'autre côté de l'eau" sortent progressivement de la noirceur médiévale où ils avaient longtemps été plongés pour atteindre à la splendeur de l'Age d'Or lyonnais.

Ils sont de plus en plus conviés pour témoigner de la splendeur d'une cité qui rivalisait avec Paris lors des guerres d'Italie. Mais ce n'est pas là simplement esprit de clocher. L'évocation de ce temps passé s'accompagne de la description d'une époque de pureté où se seraient mêlés le Vrai, le Beau et le Bon. "*Oh le bon vieux temps*" s'exclame H. Leymarie dans son article du Lyon vu de Fourvières en décrivant une époque où l'architecture suivait des principes de beauté, où les corporations géraient de bonne manière les conflits du travail et où

---

<sup>8</sup> J.B MONFALCON: La révolte des canuts, Toulouse, Echo, 1979.

<sup>9</sup> M.VILLERME: Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie, Paris, Renouard, 1840.

<sup>10</sup> Opinion du conseil de salubrité de Lyon sur la nécessité d'une loi relative aux conditions sanitaires des maisons dans les grandes villes, Lyon, Nigon, 1850; DUQUESNOY (Ferdinand) & MARMY (M.J.): Topographie et statistiques médicales du département du Rhône et de la ville de Lyon, Lyon, Vingtrinier, 1866.

<sup>11</sup> Jusqu'à la régénération des années 1850-60, le terme désigne surtout les quartiers du centre de la ville. C'est par exemple pour désigner ces derniers que les différents rapports préparant ces projets de régénération parlent de "vieux Lyon". Au fur et à mesure de leur disparition, le terme se cantonne sur la rive droite de la Saône, et se dote de la double majuscule: Vieux Lyon, écrit-on alors. Aujourd'hui, le Lyonnais a du mal à imaginer qu'il y a un vieux Lyon entre Rhône et Saône, autour de la rue Mercière.

<sup>12</sup> BOITEL (Léon) & altri: Lyon vu de Fourvières. esquisses physiques morales et historiques, Lyon, Boitel, 1833-34.

l'on ne jouait aux dés dans les auberges qu'en dehors des heures des offices! C'est à l'abri de ce bon vieux temps que l'auteur dit aller se "*réfugier*" dans ce vieux Lyon pour fuir la décadence moderne. C'est tout ce répertoire du refuge, de la sauvegarde des traditions, de la sauvegarde de l'histoire, qui va être plus systématiquement exploré à partir des années 1850-60.

## 2. La redécouverte de la "ville sous le plâtre"

"*Une seconde ville sous le plâtre*", c'est ainsi que Francis Linossier présente les vieux quartiers de la rive droite de la Saône dans ses Mystères de Lyon de 1852. C'est sous ce plâtre, dit l'auteur, que dorment des splendeurs architecturales. Mais l'écran du badigeon n'est pas le plus opaque, et Linossier semble fondé à écrire que cette ville est surtout "*enfouie sous les cendres de l'indifférence*"<sup>(13)</sup>. C'est précisément ce voile qu'il commence à lever, en décrivant de façon louangeuse quelques unes des maisons du Vieux Lyon. C'est à peu près au même moment que paraissent les Recherches sur l'architecture, la sculpture etc., dans les maisons du Moyen-Age et de la Renaissance à Lyon de M.Martin<sup>(14)</sup>. Si depuis le début du siècle quelques artistes comme Pierre Revoil ou Fleury Richard avaient posé à Lyon les premiers jalons d'un retour en faveur de la période médiévale, le Moyen-Age ne semble revenir à la mode que dans les années 1830-40, à la faveur notamment de l'essor de la littérature romantique<sup>(15)</sup>. Puis Arcisse de Caumont publie en 1850 son Abécédaire ou rudiment d'archéologie qui remet le gothique en honneur. C'est aussi au tournant du demi-siècle que le combat mené par Viollet Le Duc et la Revue Générale d'Architecture pour la défense des styles médiévaux atteint son paroxysme. L'intérêt savant pour le quartier estampillé "Renaissance" de la rive droite de la Saône profite de cette vague. La fondation de la Revue du Lyonnais en 1834 donne un lieu de publication et un milieu d'échange aux érudits qui restent étrangers aux cénacles restreints de l'Académie. Si les Archives historiques et statistiques du département du Rhône avaient dans les années 20 ouvert la voie à l'essor des recherches en histoire locale, la Revue du Lyonnais assure la pérennité du processus, notamment par la multiplicité des auteurs qu'elle accueille. A travers elle et à travers eux, l'histoire locale connaît un renouveau certain. Cette restitution d'une

---

<sup>13</sup> Les mystères de Lyon, Lyon, s.e, 1856, p.123.

<sup>14</sup> Ouvrage que la très catholique et légitimiste Gazette de Lyon accueille le 11 décembre en saluant l'initiative qui sauvegarde nombre de détails exquis de la pioche des démolisseurs, et réhabilite un "*travail merveilleux qui semble un défi porté au siècle des progrès*" (sic souligné).

<sup>15</sup> Les peintres lyonnais Revoil et Richard, assidus visiteurs du Musée des Monuments Français d'Alexandre Lenoir autour de 1800, furent parmi les maîtres du "style troubadour". De plus, Revoil amassa une collection unique d'objets médiévaux qui fut acquise en 1828 par l'Etat. Voir GARNIER (Jean-François): "Le goût du Moyen-Age chez les collectionneurs lyonnais du XIX<sup>e</sup> siècle" et TERNOIS (Daniel): "La peinture lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle: état des travaux et bibliographie", tous deux dans Revue de l'art, n° 47, 1980. Et encore les biographies de Revoil et Richard réalisées par Marie-Claude Chardonneret et publiées récemment.

continuité temporelle par la mise en évidence d'une "histoire de Lyon" rend aux quartiers de la rive droite de la Saône leur rôle dans l'évolution urbaine et rappelle qu'ils furent longtemps le coeur de la ville. L'importance prêtée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, périodes privilégiées du rayonnement de Lyon, marque ce renouveau historique qui dégage les figures illustres des imprimeurs lyonnais, des artistes (Philibert de l'Orme), des écrivains locaux (Maurice Sève, Louise Labbé) ou de passage (Marot, Rabelais). Les combats menés dans le cadre de la décentralisation intellectuelle chère aux hommes de la Revue du Lyonnais comme aux académiciens érigent ces figures et ces temps en images de l'intemporel génie local. Les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles lyonnais sont alors constamment jetés à la face de celui qui critique Lyon et les Lyonnais pour leur béotisme. Parallèlement, les éclaircissements archéologiques sur la nature de leur bâti contribuent aussi à tirer les quartiers de la rive droite de la Saône hors d'un Moyen-Age glauque pour les projeter dans la lumière de ces siècles dorés. Plus encore que ce contexte général, il faut remarquer que cette nouvelle préoccupation pour les vieux quartiers de la rive droite de la Saône se manifeste au moment où se concluent les premières opérations de rénovation du vieux centre de la presqu'île (rue Centrale). On retrouve ce lien entre la disparition des formes du passé urbain et leur exaltation au début des années 1870, lorsque la destruction du quartier Saint-Paul déclenche toute une série d'articles sur les bâtiments disparus.

### 3) Les ressorts d'une redécouverte

Petit à petit, dans un contexte de changement urbain et politique, les vieux quartiers de la rive droite de la Saône vont devenir l'incarnation d'un Lyon immobile, d'une société stable et être présentés comme le recueil des valeurs de la tradition. Sur les pas des érudits archéologues, de nouveaux visiteurs parcourent alors les rues du vieux Lyon en y cherchant les signes d'une société balayée par le "*siècle des progrès*". Joseph Bard regrette ainsi en 1851 les vieilles rues tortueuses comme "*autant de boulevards contre le parisianisme, l'irréligion, les idées nouvelles si infécondes et si mobiles*"<sup>(16)</sup>. De son côté, Paul Saint-Olive sépare bien les rôles. D'un côté, les affairistes, soucieux d'utile et de profit qui font disparaître le passé, niant l'esprit des choses pour se fier à leur seule matérialité. De l'autre, les amis des choses anciennes, qui savent voir ce qu'elles ont d'utilité sociale et de beauté. Dans ce contexte, la destruction des vieilles maisons et rues pittoresques n'est qu'un volet de la victoire du Veau d'Or, qui se manifeste dans tous les domaines par l'abaissement du Beau<sup>(17)</sup>. Il n'y a d'ailleurs de la part de Saint-Olive et de ses amis aucune référence à une quelconque volonté de protection ou de sauvegarde des bâtiments menacés. La première liste de monuments historiques a pourtant été promulguée en

---

<sup>16</sup> "XIII<sup>e</sup> bulletin monumental et liturgique de la ville de Lyon", la Revue du Lyonnais, 1851, tome 2.

<sup>17</sup> Les premiers articles de Saint-Olive dans la Revue du Lyonnais sont très explicites là dessus. "Le Gourguillon au XIII<sup>e</sup> siècle" (1854, tome IX) et "Les charlatans" (1856, tome XII) mettent en place les thèmes que l'auteur reprendra sans cesse tout au long de ses articles "d'archéologie".

1840, dix ans après la création du Département des Monuments historiques. Le culte dû aux vieilles choses, et plus particulièrement aux vieilles maisons est alors simplement une défense des principes d'un Beau et d'un Bien immuables contre les attaques qu'ils subissent.

Ces principes dépassent donc de loin le seul domaine architectural et esthétique. Il est notable à ce sujet que les érudits archéologues lyonnais ne prennent pas la même voie que celle qu'emprunte à peu près au même moment John Ruskin en Ecosse. C'est l'esthétique urbaine qui mène Ruskin à l'idéologique. Chez le Lyonnais, toutes proportions gardées, la réflexion politique est première. La réflexion esthétique est secondaire, la réflexion urbanistique absente. En 1858, dans une des nombreuses querelles qu'il entretient avec le Courrier de Lyon qui se pose en partisan résolu des améliorations urbaines, Saint-Olive résume les raisons de son attitude (et celle d'une grande partie des auteurs de la Revue du Lyonnais d'alors) sur les différents terrains où il combat, de la reconstruction de la chapelle de Fourvière à la défense des vieux quartiers de Lyon. Tout en reconnaissant la part à faire au progrès moderne, il souligne l'importance de la sauvegarde du passé: *"il ne faut pas que le culte des souvenirs pittoresques devienne une manie incommode; mais tous les hommes qui ont une certaine portée dans l'esprit, comprendront que ce culte entretient une courant d'idées saines et conservatrices, et qu'il n'est pas entièrement à dédaigner"* <sup>(18)</sup>. C'est dans ce cadre idéologique qu'il faut comprendre le renouveau de l'intérêt pour le Lyon médiéval au tournant du demi-siècle.

A partir des années 1860, il n'est pas exagéré de dire qu'un indéfectible attachement unit les érudits lyonnais conservateurs aux vieux quartiers de Lyon. Et plus particulièrement à la rive droite de la Saône qui va vite rester le seul grand espace ancien (avec les îlots situés autour de la rue Mercière), du fait des destructions entraînées par la percée de la rue Impératrice (1860) et la restructuration des quartier Grôlée (1893) ou Saint-Vincent (1902). Les menaces qui continuent de peser sur ces quartiers par la voix des hygiénistes ou des architectes, et qui parfois se matérialisent (quartier Saint-Paul en 1872), renforcent sans doute leur amour pour ce Lyon qui risque de disparaître.

De conservateurs, ils vont d'ailleurs en devenir conservationnistes, en même temps que s'enrichit le discours de légitimation de leur amour des vieilles pierres. Aimé Vingtrinier, directeur de la Revue du Lyonnais, propose ainsi en 1860 au comité d'histoire et d'archéologie de l'Académie de Lyon et au public de sauver par la photographie ou le dessin les monuments menacés de disparition. De telles initiatives sont relayés par d'autres groupes, comme par exemple la Société Académique d'Architecture qui en 1861 lance un concours de dessin pour

---

<sup>18</sup> la Revue du Lyonnais, 1858, tome XVI, p.429.

fixer le souvenir des monuments et fragments d'art que "*l'incurie, la vétusté ou les constructions nouvelles menacent de détruire*"<sup>(19)</sup>. Plus tard, le même Vingtrinier accueille avec enthousiasme les premières esquisses de musée historique lyonnais proposées par une commission d'études sur les archives en 1874<sup>(20)</sup>, et ouvre toutes grandes ses colonnes à Léopold Niepce pour qu'il y expose ces projets. L'idée de conserver les restes architecturaux du Vieux Lyon, et plus largement celle d'exalter l'histoire de la ville, ne peut qu'être attirante pour l'équipe de la Revue du Lyonnais.

Ce n'est qu'à la fin du siècle que sont érigés ces monuments au Lyon d'antan que sont les ouvrages d'Emmanuel Vingtrinier, neveu d'Aimé et rédacteur en chef de L'Express, quotidien lyonnais qui surprend par son mélange de modération et d'opinions réactionnaires. Dans ces évocations des siècles passés que sont le Lyon de nos pères (1901) ou les Vieilles pierres lyonnaises (1911), la référence aux quartiers de la rive droite de la Saône est désormais omniprésente dans l'iconographie et le texte<sup>(21)</sup>. A cause de la disparition des autres parties du Lyon ancien, les quartiers du pied de la colline sont devenus définitivement le lieu où se déploie l'historiographie conservatrice de Lyon. Dans ce chant d'amour à la petite patrie que sont les ouvrages d'Emmanuel, on retrouve les thèmes exprimés par son oncle Aimé Vingtrinier et ses compagnons de la Revue du Lyonnais: un passé idéalisé, ou le Beau régnait, assuré de son intangibilité par un ordre social stable et idyllique, voilà ce que rappellent les vieux quartiers de Lyon.

Cependant, l'approche de ces thèmes est désormais accompagnée par deux caractéristiques qui distinguent ce moment particulier de l'historiographie conservatrice du Vieux Lyon que constituent les ouvrages de Vingtrinier. Par rapport aux soucis généraux des Saint-Olive et consorts une quarantaine d'années auparavant, les positions de E.Vingtrinier sont beaucoup plus locales. L'évocation du passé à travers les sites des quartiers de la rive droite de la Saône sert avant tout à évoquer la "*physionomie morale, physique et pittoresque*" de la ville, à comprendre l'âme lyonnaise qui résulte de cette histoire longue. C'est donc avant tout à l'exaltation des racines lyonnaises que se consacre E.Vingtrinier. Cela ne signifie pas qu'il renonce à atteindre aux buts de préservation des idées "*saines et conservatrices*" chères à Saint-Olive. Bien au contraire, il souligne à maintes reprises qu'écouter la voie des pierres c'est aussi apprendre à respecter les traditions d'antan, et les sains principes de l'intemporel caractère lyonnais. Cependant, l'expression de cette référence au passé passe par la référence à la patrie, grande et petite. C'est là une valeur relativement consensuelle, ce qui reflète

---

<sup>19</sup> la Revue du Lyonnais, 1861, tome XXIII.

<sup>20</sup> Léopold NIEPCE: Rapport au ministre sur les archives de la ville de Lyon, 1874.

<sup>21</sup> Dans les Vieilles pierres lyonnaises, 20 des trente illustrations concernent des lieux (monuments, paysages) de la rive droite de la Saône. 5 d'entre elles représentent des vieilles maisons des rues Lainerie, Saint-Jean et autres.

finalement le choix de Vingtrinier qui ne s'engage pas comme ses prédécesseurs sur le chemin de la polémique avec les partisans de ce progrès que Saint-Olive et ses amis couvraient d'invectives. Mieux encore, il intervient franchement dans les débats de l'urbanisme contemporain, là où les écrivains de la Revue du Lyonnais des années 1850-80 se contentaient de faire barrage. La conclusion des Vieilles pierres... est à cet égard exemplaire. Citant Camillo Sitte et John Ruskin, Emmanuel Vingtrinier y plaide pour le respect des vieux quartiers et le développement des villes selon des schémas prévus à l'avance par des plans d'extension. Bien sûr, là encore la référence idéologique n'est pas loin. Sitte, dans son Der Städtebau... se réfère constamment à "*l'idéal*" et aux "*principes*" pour justifier ses choix et ses aversions <sup>(22)</sup>. Mais cette référence à un urbanisme plus humain qui s'adresse à tous, ces louanges à la diversité et à l'originalité architecturale et ce prêche constant pour la patrie <sup>(23)</sup> favorisent un rapprochement avec d'autres sensibilités politiques. En attendant, on peut constater que lentement, l'utilisation du Vieux Lyon pour magnifier des principes philosophiques et idéologiques décroît, jusqu'à en faire lentement un lieu de consensus, sur la base de l'esprit de localité et du particularisme lyonnais.

Un tel mouvement est sensible aussi dans des branches de la création littéraire autres que l'érudition. Dans la fiction, on retrouve les grands traits qui ont été successivement évoqués ci-dessus, avec peut-être quelques décalages. L'identification idéologique du quartier aux sains principes est très marquée dans le courant des années 1890 et au début du vingtième siècle. C'est à ce moment que l'écrivain lyonnais Joseph Berthet, plus connu sous son pseudonyme d'Esquirol, peut dans A mi-côte parler de son amour pour Lyon, "*non pour l'affreux Lyon "rue de la République", qui sans avoir le chic de Paris ou l'animation joyeuse de Marseille reproduit toutes les banalités de l'un ou de l'autre, mais pour le Lyon "vieux quartiers", pour le Lyon "place Saint-Jean, colline de Fourvière", pour le Lyon "ville mystique"*" <sup>(24)</sup>. Dans ce roman et dans ses autres publications (Cherchons l'hérétique, Petits et gros bourgeois), les vieux quartiers de la rive droite de la Saône font partie d'un grand ensemble mystique et religieux, qui s'étend du haut de la colline jusqu'aux berges de la Saône et où la poésie le dispute à l'impression mystique. Noël Mayeul dans Le lieutenant Vandeins en 1900 est tout aussi explicite. Le héros, de retour d'Afrique où il a su garder l'âme pure, se promène avec délice dans les rues de Saint-Jean où il a été élevé. Il constate que le quartier respire toujours l'atmosphère mystique d'autrefois: "*tout y parlait de dévotion à l'âme*", du silence, des niches de statues, des pas feutrés aux frontons des églises en passant par la patine des façades des maisons. Si c'est bien sûr le site religieux du

---

<sup>22</sup> Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen. L'édition originale autrichienne date de 1899.

<sup>23</sup> les Vieilles pierres... se concluent d'ailleurs par une phrase de Ruskin qui proclame que plus la patrie sera belle, plus on l'aimera.

<sup>24</sup> J.ESQUIROL, A mi-côte, Paris, Stock, 1891. L'auteur, un fortuné rentier lyonnais célibataire, est patronné par Huysmans, qui vient d'écrire son Là-bas dont l'action se passe à Lyon.

sommet de la colline qui emporte la palme de la personnalisation de cette facette mystique de la ville chez des auteurs comme René Bazin (L'isolée, 1905) ou Emile Baumann (L'immolé, 1925 mais écrit en 1905), les quartiers qui à ses pieds semblent l'adorer sont eux aussi étroitement attachés à cette symbolique.

Que se produise un peu avant la guerre un adoucissement de cet "engagement" des vieilles pierres au service d'une cause politico-philosophique n'occulte jamais la permanence de cette incarnation par le Vieux Lyon de ces qualités de tradition, de foi, de Beau. A travers l'évocation des quartiers de la rive droite de la Saône par des hommes dont on connaît les engagements politiques et religieux, c'est à la défense d'une immanence et d'une pérennité de la foi lyonnaise que le lecteur est convié.

### *c) Le refus d'un monopole*

C'est en partie pour réagir à cette esquisse de monopole du sens de l'évocation des vieux quartiers de la rive droite de la Saône dans une perspective conservatrice que les érudits libéraux s'attachent petit à petit à l'évocation des richesses artistiques du Vieux Lyon. C'est aussi et bien sûr parce qu'il est sensible à la place dans l'histoire lyonnaise de ces espaces qu'Auguste Bleton, républicain modéré, fait la part belle aux quartiers de la rive droite de la Saône dans A travers Lyon de 1887 et plus encore dans son Lyon pittoresque de 1896. Mais c'est sans nostalgie excessive qu'il se livre lui aussi à l'évocation des riches heures de Saint-Jean et Saint-Paul, et dresse un nouveau portrait d'un Lyon qui s'en va. "*Chaque génération obéit à des conceptions et à des besoins différents*" écrit dans la préface du Lyon pittoresque Jules Coste-Labaume, conseiller municipal radical du 1er arrondissement de Lyon sur la liste Gailleton et collaborateur du Lyon-Républicain <sup>(25)</sup>. Mais si l'amour de Lyon, l'exaltation de la particularité locale et la dévotion à une "âme lyonnaise" existent chez lui comme chez Bard, Saint-Olive ou les Vingtrinier, c'est surtout au travail que cette âme lui semble dévolue <sup>(26)</sup>. Aussi ses évocations des vieux quartiers ne se font pas sans rappeler le passé industriel de Saint-Georges, illustré par la présence des vieux canuts du Gourguillon. De ceux-ci, il écrit même qu'ils ont gardés des traditions plus pures qu'ailleurs, parce que leur quartier délaissé est resté à l'écart des influences extérieures.

Autre différence majeure, les ressorts de la mise en valeur des quartiers du Lyon de la Renaissance. Il est d'abord à souligner qu'elle se fait sur les qualités esthétiques du lieu, sans allusion à sa dimension religieuse. Chez Bleton, le silence du quartier est un signe de sa décrépitude, et non pas une incitation au recueillement. Le Lyon pittoresque évite aussi

---

<sup>25</sup> BLETON (Auguste): Lyon pittoresque, Lyon, Bernoux et Cumin, 1896.

<sup>26</sup> Voir par exemple p.293 d'A travers Lyon son évocation du "*génie du travail et de la ténacité*".

soigneusement toute référence à la basilique qui surplombe le Vieux Lyon <sup>(27)</sup>. A travers le Vieux Lyon de la rive droite de la Saône, c'est l'idéologie républicaine (par l'exaltation d'une ville de travail, la louange à l'esprit local tourné vers le gouvernement démocratique) qui reprend pied dans le "*Lyon religieux*". Cela est particulièrement sensible dans l'esprit qui préside à la mise en place par le Conseil Municipal de la Commission du Vieux Lyon.

L'idée de créer un musée historique à Lyon est dans l'air depuis les années 1870. L'idée de créer une commission permanente apte à conseiller l'exécutif local sur les destructions de bâti ou les modifications de paysage est elle aussi ancienne, puisque Paul Saint-Olive l'avait évoquée dans les années 1850 au cours de la discussion sur la destruction de l'Observatoire de Fourvière. C'est tout ce courant d'idées et de projets qui se transforme en actions au tournant du siècle. En mars 1898, 21 conseillers municipaux de toutes opinions déposent une proposition "*pour la nomination d'une commission qui serait chargée de recueillir les vestiges du Vieux Lyon, d'en dresser l'inventaire, de vérifier leur état actuel, de les maintenir ou de les améliorer, de recueillir enfin, par la photographie ou d'autres moyens, ceux qui sont appelés à disparaître sous l'action du temps, ou par suite des grands travaux qui seront entrepris prochainement*" <sup>(28)</sup>. C'est chose faite le 3 mai 1898, lorsque dix conseillers municipaux et douze personnalités extérieures sont appelées par un arrêté du maire à faire partie de la "*Commission archéologique du Vieux Lyon*". Les personnalités extérieures sont marquées par leurs liens avec l'administration et leur républicanisme. L'absence des érudits ouvertement "conservateurs" que sont les Vingtrinier, André Steyert ou Léon Galle est notable même si deux conseillers municipaux de droite sont présents. Le premier compte-rendu de travaux dressé par la Commission du Vieux Lyon en 1902 permet de saisir les différences entre l'entreprise municipale et républicaine de mise en valeur des vieux quartiers et les écrits analogues des érudits conservateurs <sup>(29)</sup>. L'architecte Jamot qui rédige ce rapport cerne les limites de cette action municipale en faveur des vestiges artistiques: "*l'art a le droit et le devoir d'être démocratique, c'est à dire de s'adresser au plus de monde possible, car l'art a besoin de plein air, et qu'en dehors des musées il est bon de multiplier les peintures, sculptures et enseignes, sur les maisons ou jardins publics. En un mot, l'art doit être mis à la portée du grand nombre*"

---

<sup>27</sup> Dans A travers Lyon en 1887, le même auteur décriait la nouvelle basilique, et critiquait même le panorama sur la ville pris depuis Fourvière. Il insistait d'autre part sur le fait qu'il existait deux Fourvières, celui du pèlerin et celui de l'archéologue, comme pour se permettre de présenter le second en délaissant le premier. Enfin on peut remarquer que Coste-Labaume s'essaye dans sa préface à modifier une des formules types de l'attachement à la localité pour en gommer la référence à Fourvière. De nombreux auteurs se plaisent en effet à dire que le Lyonnais peine à s'éloigner "*du clocher de Fourvière*". Coste-Labaume reprend la formule ainsi: "*s'éloigner du dôme de l'Hôtel de Ville ou du clocher de Saint-Jean*".

<sup>28</sup> Procès-verbaux du Conseil Municipal, 22 mars 1898.

<sup>29</sup> Commission municipale du Vieux Lyon, compte rendu de ses travaux depuis sa création, Lyon, Imprimerie nouvelle, 1902.

(<sup>30</sup>). C'est donc dans une perspective démocratique, d'éducation et d'élévation de la population que se fait cette sauvegarde, c'est à dire en opposition aux rêves nostalgiques et élitistes des érudits conservateurs lyonnais. L'auteur du rapport souligne d'ailleurs cette opposition, en se félicitant que les efforts du Conseil Municipal pour la sauvegarde de tous ces vestiges se fassent "*sans songer à faire revivre un passé à jamais disparu*". Pour les républicains, et plus particulièrement les socialistes de Victor Augagneur, victorieux en 1901, la sauvegarde du Vieux Lyon est une promesse d'avenir, non pas un souffle de nostalgie.

Il ne faudrait pourtant pas oublier la puissante convergence des démarches des deux "camps", sur le thème de l'exaltation de la localité et du particularisme lyonnais. Emmanuel Vingtrinier ou Auguste Bleton ont souvent des expressions bien proches sur ce thème. On a vu aussi que les écrits du neveu d'Aimé Vingtrinier marquaient une évolution dans le discours, avec l'abandon du ton très polémique qui était celui de ses prédécesseurs. Cette convergence ne suffit pourtant pas avant 1914 à masquer les oppositions qui existent sur l'attitude par rapport aux restes du Vieux Lyon. Et si elle permet traditionnellement aux hommes de cohabiter dans les institutions savantes ou lors des événements sociaux de la communauté érudite, elle laisse la place aux clivages dans certaines occasions. Emmanuel Vingtrinier lui-même ne manque d'égratigner la Commission du Vieux Lyon dans ses Vieilles pierres..., tout en feignant d'ignorer son existence et ses actions. Ce n'est qu'après guerre que la Commission devient, sans doute avec l'inflexion de la politique d'Herriot lui-même, un lieu où se retrouvent côte à côte le radical socialiste Paul Cuminal et le conservateur Emile Leroudier. Alors les érudits lyonnais "classiques" sont présents en force, et la commission prend de plus en plus l'allure d'une société savante. Les interprétations esthétiques du Vieux Lyon et les lignes politiques peuvent alors cohabiter, et le quartier perdre de son statut de marqueur partisan pour devenir un marqueur de rassemblement, bien commun censé appartenir à tous les Lyonnais.

---

<sup>30</sup> op.cit., p.8.